

**Pierre Bondil**

## **L'été indien**

Fin juin, Paris

*Ronde de flics à Pékin.* Le petit film qu'il ne fallait surtout pas rater. Une semaine encore et il ne passe plus nulle part.

Fin juin, Le Pecq

Cascade d'articles élogieux sur le Budd Schulberg. *Le Monde, Libé, Le Nouvel Obs.* Tous les universitaires et étudiants en civilisation ou littérature américaine devraient se précipiter sur les quatre textes réunis dans ce recueil essentiel pour la compréhension de l'Amérique et de ses contradictions. Par ailleurs, sans le film de Nicholas Ray, *La forêt interdite*, je ne serais peut-être jamais venu à la traduction. Pérennité d'une amitié.

Première relecture de *The Fallen Man*, le dernier polar navajo de Tony Hillerman, achevée. Ne pouvant conserver au titre tout son sens, François Guérif et moi penchons pour *Un homme est tombé* plutôt que pour *La chute d'un homme*, non sans une référence lointaine au film de Sturges. Jet initial de traduction rapide, peu de nouvelles difficultés par rapport à la lecture de janvier. Le fait d'exiger le texte définitif et de l'attendre plutôt que de commencer sur les épreuves non corrigées (comme pour *Coyote attend*) s'imposait. Reprendre tout un roman uniquement pour déceler les inévitables modifications est assommant. Ces épreuves, en revanche, vont éclairer certains passages contestables du texte définitif.

Un premier tirage parcouru de stylo rouge. Deux petits pièges pour traducteur trop pressé. *Photocopy*, utilisé ici dans le sens de cliché photographique conforme à un document écrit. Et le personnage qui s'adonne au *handball*, une variété de squash. Restent quelques problèmes mineurs à résoudre concernant le matériel d'escalade et l'élevage des bovins. Rien d'insurmontable. En revanche, certains fragments de phrases

peu clairs nécessiteront une lettre à l'auteur. Maintenant que la fin est proche, le livre semble meilleur qu'à première lecture, plus complexe aussi. La progression s'est accompagnée d'un intense plaisir, d'une impression de facilité, tant je suis habitué à son style et à sa manière d'organiser ses doubles intrigues. En un point, je me permets de retoucher une phrase. Leaphorn se trouve dans un hélicoptère, il vient de vomir. L'un des passagers lui apprend une nouvelle inattendue qui relance son enquête. Tony Hillerman écrit : *Leaphorn digested that. No thought of nausea now.* Pas une seconde, il n'a voulu ce rapprochement. Lui en demander confirmation serait inutilement maladroit. Je vais gommer ce *digested*, au demeurant moins gênant en américain, que j'aurais laissé chez un auteur que je connaîtrais moins bien. Reste à penser au glossaire et notamment au rôle que tient Femme Araignée dans la mythologie navajo. Demander à Tony aussi ? Et relever les lieux, le numéro des routes, etc., pour établir la carte.

### Début juillet, Le Pecq

Après ces semaines consacrées à Leaphorn et Chee, ultime relecture de *Bone Game* de Louis Owens (toujours pas de titre français ; retour de Saint-Malo, Louis a transité par Paris et nous avons convenu d'y réfléchir encore). Comme chaque fois, l'accouchement s'est fait dans la douleur, mais la lecture cursive n'apporte que peu de modifications de dernière minute, je suis même plutôt heureusement surpris du résultat. L'échange de lettres avec Louis a permis de régler tous les problèmes, notamment sur les éléments et les références qui ne doivent pas être explicités pour le lecteur français. Les auteurs américains se montrent toujours attentifs aux questions posées, répondant rapidement ; ils semblent heureux de constater l'attention qu'on porte à les lire. Il faut espérer que ce sera Francis Geffard, le directeur de la collection, qui relira, car il connaît bien le texte anglais. La relectrice de chez Albin le découvrirait au fur et à mesure et, partant sur une idée qu'elle abandonnerait peut-être si elle avait, comme moi, réfléchi plusieurs mois au livre et à sa traduction, elle pourrait être tentée d'infléchir le texte vers un classicisme un peu désespérant, quand bien même son travail serait par ailleurs remarquable. Le souvenir de la déprime de juin dernier, pour *Le chant du loup*, en voyant tout un choix de ponctuation annihilé par l'adjonction pesante de « et, et, et... » demeure vivace. Pour *Bone Game*, le contrat prévoyait la remise fin septembre ; en définitive, elle a lieu le 10 juillet, soit avec dix jours de retard sur la date un moment promise. Mais la coupure a été synonyme de regard neuf. Tout à la fin a surgi un souci d'harmonisation dans le parler des personnages qui apparaissaient déjà dans *Même la vue la plus perçante*. Avec Hillerman (douzième roman navajo) et Higgins (chaque personnage ayant souvent ses tics et ses fautes de langage),

le pli est pris. Remise du travail chez Albin, puis clin d'œil à Henri Langlois, il suffit de traverser l'avenue.

### Mi-juillet, Le Pecq

Début de *Payback* de Thomas Kelly. Je pourrais finir le Hillerman (pour fin septembre) tout de suite, mais ce premier roman sur la volonté des mafias italiennes et irlandaises de faire main basse sur les chantiers de construction du nouveau tunnel d'approvisionnement en eau de New York, de par son ampleur, sa densité et sa précision, m'angoisse. Un an pour le faire et déjà besoin de réassurance.

Cinq pages le premier jour, six le second. Catastrophiques. Problèmes sur problèmes laissés en suspens. J'arrête, reprends le premier chapitre, le fais à fond, le peaufine. Je relis. Pas trop mal. Deux ou trois points à chercher en bibli. Ce qui a été possible sur le premier chapitre doit l'être pour le reste du livre. Mais pour le moral, il faut que ça avance. Alors les problèmes attendront, simples ou non. Un temps infini sera nécessaire pour tout reprendre plus tard, mais c'est l'impression de progresser qui compte pour l'instant. Je me fixe quarante pages par semaine. Sans m'esclavager. En me promettant d'arrêter si j'en ai marre.

*Good Men, Good Women*, enfin vu, et à revoir, puis test à Pompidou : tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le tunnel sous la Manche, rien d'important sur les galeries de mine, rien sur *mes* tunnels. La bibliothèque du Musée des Arts et Traditions populaires est vraisemblablement mieux indiquée, cela me rappellera les combats de coqs et l'abattage des arbres en haute montagne. Sinon, la Grande Bibliothèque, l'occasion rêvée de la découvrir. Et essayer de rentrer à celle de l'École nationale supérieure des Arts et Métiers. D'autres pistes, le tunnel du Somport, les ingénieurs ayant travaillé au creusement des récentes lignes de métro parisien. À suivre.

### Fin juillet, La Rochelle

Deux jours sans livres, ni à lire ni à traduire. Le bonheur. Les changements de lumière sur le port, les marées, les carrelots sur leurs échasses fragiles.

### Fin juillet, Usson en Forez

Pas assez longtemps ici pour replonger dans *Payback*. Autant en profiter pour reprendre le Hillerman, suivre ligne à ligne traduction et texte d'origine afin de s'assurer, après un premier jet très rapide, de ne rien avoir oublié et de ne pas avoir commis trop de contresens. J'en trouve. C'est ici, dans l'hôtel de Guy et Joëlle Rival, que j'avais relu les épreuves du *Cercle Fermé* de Wessel Ebersohn.

Début août, Nice

Le portable étant indisponible, le gros Mac a une fois de plus traversé la France dans le coffre de la voiture. Fin de relecture en pays Navajo. Les modifs en machine attendront fin août, ainsi qu'une ultime lecture cursive pour mieux juger de l'ensemble, du rythme. Ne pas oublier de supprimer le terme d'alpinisme, impropre pour l'escalade de Ship Rock.

J'entame la transcription par Zolbrod de la mythologie des Navajos, le *Diné Bahané*. Plus complexe qu'escompté. Les passages sur Coyote sont un peu ennuyeux. En revanche, le rôle de *Nilch'i*, le Vent, et certaines correspondances avec les civilisations occidentales, comme cette crainte malade de la mort chez le Peuple, héritée d'un mythe proche de celui d'Orphée et d'Eurydice, sont passionnants.

Retour à *Payback*. De quoi s'arracher les cheveux. Ce type écrit avec ses tripes, mais rédige avec sa tête. La puissance du texte est omniprésente, mais le style demeure insaisissable. Surtout pas de relecture à ce point. On verra plus tard. La progression se fait phrase après phrase, je n'ai pris aucune décision.

Un après-midi de pèlerinage à la galerie Maeght et au Château des Fleurs. *Le grand assistant* de Max Ernst m'émeut presque autant que *L'homme de la forêt numéro trois* de Germaine Richier l'an dernier. Après *Guerres indiennes*, *L'histoire des Navajos* et le *Diné Bahané*, le *Livre des anciens*. Un abécédaire des faits de civilisation et des termes indiens serait plus qu'utile, comme celui du domaine policier : en mémoire dans le Mac, un fichier recense toutes les notes de bas de page des livres de ce « genre » en ma possession. Un dico qui fournit des réponses autres. Il recouvre les problèmes de civilisation, les sigles « rares », les références littéraires, etc., rencontrés par les traducteurs de ces romans. Des difficultés qui peuvent surgir à chaque page.

Lors de la Journée ATLAS sur la traduction du polar, une des références majeures s'est organisée autour du nom de Jean-Patrick Manchette. Un bémol à cette déification, sous sa propre plume. La note de bas de page serait « la honteuse flétrissure du traducteur en déroute ». Affirmation à l'appui d'un escamotage digne de Robert Houdin : Milton devient Mozart. L'humour, le second degré ou le talent suffisent-ils à tout justifier ? Une pensée pour les puristes du barillet : sous la plume de Hillerman et d'Elmore Leonard, les termes *pistol* et *revolver* se succèdent à quelques lignes d'intervalle, désignant la même arme. Ne serait-il pas plus important de cesser de disséminer, avec la complicité des dictionnaires il est vrai, *daims* et *cèdres* sur le territoire américain ?

Dans l'appartement de mes parents attendent les fiches soigneusement établies par leurs soins sur les derniers livres parus : fautes de frappe, maladroites, pire parfois. Après contre-vérification et transmission à Maryse, chez Rivages, il y aura correction pour les éventuels tirages ultérieurs.

Vers fin août, Le Pecq

Cinq jours sur *Payback*. Ça avance. Rassurant. Au bout de ces cinq jours, je craque.

Deux jours vers fin août, Amboira

Séjour « studieux » à une trentaine de kilomètres de Limoges. Vingt ans que Pierre Chadelaud m'invite à venir. L'occasion est trop belle. Son frère a repris l'exploitation familiale. J'apprends tout sur les vaches : marquage, comportement, vocabulaire. La stabulation libre n'a plus de secrets. Les veaux gambadent, leurs mères se méfient. Ces bêtes sont magnifiques, élevées en liberté. Je refuse de m'approcher à moins de cinquante mètres du taureau. Nul ne croirait à un accident du travail.

Fin août, Le Pecq

Reprise du Hillerman. À l'intention de la relectrice de chez Rivages, une page d'erreurs relevées dans l'original. S'il reste des problèmes, nous ferons une séance de travail ensemble avant la deuxième relecture. Chez Albin Michel en revanche, ce contact n'existe qu'avec Francis Geffard, et la relecture est unique. Tony Hillerman fait des erreurs qui ne lui sont pas imputables. Son éditeur américain le pousse à produire trop vite, tant les enjeux financiers sont importants. Et plus personne ne fait le moindre travail éditorial sur ses textes. Résultat, la couleur des yeux peut changer, des dates être erronées, des chiffres subir une inflation d'une page à l'autre, le nom d'un personnage apparaître dans une conversation à la place d'un autre. Le danger consiste à trop se méfier et à détecter des fautes là où il n'y en a pas : Grand-père Nez essuie des coups de feu. Touché à la poitrine et au bras, il se protège en se collant contre le cadavre de son cheval. Quelques chapitres plus tard, il a la jambe dans le plâtre. Tony Hillerman n'a simplement pas signalé qu'il s'était brisé la jambe dans sa chute de cheval. Même problème pour certaines réflexions concernant les dates de la disparition du personnage, tout le monde n'ayant pas la même logique. Il est bien sûr hors de question de lui signaler les véritables fautes qu'il reconnaîtrait de lui-même. D'ailleurs, la lettre n'a plus lieu d'être, tous les problèmes étant résolus. Un petit mot sans plus, pour lui annoncer la date de parution. En espérant qu'il pourra venir. Dans *Bury my Heart at Wounded Knee*, je trouve la réponse à l'entrée du glossaire concernant les Utes. D'autres entrées

doivent être modifiées à la lumière du *Diné Bahané*, celle de Femme-qui-Change notamment.

### Début septembre, Le Pecq

Tantôt *Payback*, tantôt lectures en souffrance. Le rythme de travail est convenable, le résultat actuel nul à ch.... Page 198, Thomas Kelly signale que le MAC 10 est un *machine pistol*. Dans *Riding the Rap*, Elmore Leonard dit seulement *gun*. Un livre résout le problème d'un autre livre. Dans le même Elmore Leonard, page 165, un traquenard : *a rubber bathing cap, white with a yellow flower design* : l'absence de marque singulier/pluriel oblige à un choix, donc à une surtraduction. Qui n'opterait pour le pluriel ? Et lorsque viendra le moment de traduire la page 189 (deux jours, quinze jours plus tard ?), *the bathing cap with the yellow flower* refermera son piège. Seule la relecture attentive, concentrée dans le temps, permet de gommer les erreurs inhérentes au morcellement du travail.

Lectures policières : le très humain John Harvey avec *Off Minor*, l'étonnant *Labyrinthe des miroirs* qui se dévore et pourtant laisse le lecteur un peu sur sa faim, le sublime *Plender* de Jack Lewis, surtout. Après *Le retour de Jack* et *SéVICES*, quelle puissance. Comble de bonheur, la trad est signée Gratias. Jean-Paul est un orfèvre.

### Septembre, Le Pecq

*The Fallen Man* terminé. *Payback* sérieusement entamé, même si ce travail de mineur de fond s'est effectué sans étayage ni évacuation des scories. *Bone Game* entre les mains de Francis Geffard qui n'a pas encore eu le temps de le lire. Dans l'attente impatiente du Westlake et du Higgins, rendus depuis plusieurs mois chez Rivages. Le futur proche, toujours Thomas Kelly. Elmore Leonard. Deux nouveaux : Bill James chez Rivages, James D. Doss chez Albin. Une bombe signée Willeford, si François Guérif réussit...

### Septembre

À Venise, la Mostra couronne Takeshi Kitano. Les médias pataugent dans les marées basses deauvilloises.